



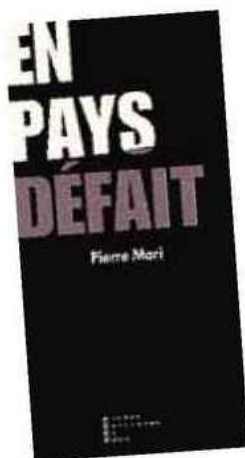
CHAMPS LIBRES

IDÉES

Le déclinisme avec panache

Lettre ouverte aux élites françaises que Pierre Mari accuse de trahir la France éternelle, sa langue, son histoire, son peuple. Un pamphlet impitoyable servi par une langue superbe.

« EN PAYS DÉFAIT »,
Pierre Mari,
Pierre Guillaume de Roux,
186 p., 16 €.



CHRONIQUE

Éric Zemmour

ezezmour@lefigaro.fr

La bataille fait rage. Elle est intellectuelle, littéraire, culturelle. Idéologique, méta-politique. Le paysage éditorial s'ordonne autour d'elle, à l'instar du paysage politique. Chaque camp essaie de stigmatiser et de diaboliser l'adversaire : les uns sont traités de déclinistes, populistes, nationalistes, racistes, islamophobes, réactionnaires, voire fascistes, nazis, camp de la haine. Sous ce tapis de bombes, digne de ceux de Dresde ou de l'offensive du Têt, la résistance s'organise ; on sort la DCA et les missiles antimissiles. On s'en terre vivant, mais on ne cède rien. La guérilla est impitoyable ; on harcèle les troupes d'occupation ; on exécute les trainards et les isolés : les mondialistes, les progressistes, les nomades, les bourgeois, les élites, les cosmopolites, les multiculturalistes, les libéraux, les macronistes, les européistes, les pédagogistes, les antiracistes, les féministes, l'anti-France, le parti de l'étranger, le parti de l'ordre, les louis-philippards, les islamogauchistes, les collabos, tous les mots et invectives sont de sortie, les petits et les gros, les vieux, ressortis des greniers, et les flambant neufs.

Après la chute du communisme, qui a coïncidé avec le bicentenaire de 1789, on avait cru entrer dans une nouvelle ère où c'en serait fini et de la lutte des classes et de la Révolution française. Les libéraux – qui ne jurent que par le droit et le marché – et les modérés – qui craignent la violence des extrêmes – étaient aux



anges. Leur illusion s'est vite dissipée. La guerre entre « progressistes » et « conservateurs » a repris de plus belle ; l'antique lutte des classes est de nouveau d'une brûlante actualité ; l'adversaire des temps apaisés est redevenu l'ennemi : il va falloir rouvrir les ouvrages de Carl Schmitt d'urgence.

C'est dans ce paysage lunaire que vient s'inscrire le dernier opus de Pierre Mari. Notre auteur n'est ni Grouchy – qui préférerait manger ses fraises plutôt que de poursuivre Blücher s'approchant de Waterloo – ni Murat sonnante la plus grande charge de cavalerie de l'histoire pour enfoncer les Russes qui menaçaient Napoléon sur les champs enneigés d'Eylau. Lui vient poser ses bataillons dans un affrontement qu'il sait inexpiable. Il connaît où est son camp, où est sa place, quel est son rôle. Il est du côté de la

Il se bat sans peur ni reproche, tel un chevalier d'antan ; son épée est son style, une langue épurée et scintillante, à l'ancienne, et cela est le plus beau compliment qu'on puisse lui faire

France éternelle, du côté de sa langue, de son histoire, de son peuple. Il ne prétend pas révolutionner l'art de la guerre : « *Je ne dis là rien d'original, je le sais bien. Je vais même me faire l'écho de critiques que vous pourrez juger galvaudées.* » Mais il se bat sans peur ni reproche, tel un chevalier d'antan ; son épée est son style, une langue épurée et scintillante, à l'ancienne, et cela est le plus beau compliment qu'on puisse lui faire.

C'est un décliniste radical, puisque ce mot est redevenu à la mode pour de mauvaises raisons : « *Je n'aime pas ce que la France est devenue. Je ne m'y reconnais*

pas plus que je n'y respire à mon aise. » Beaucoup de lecteurs se retrouveront dans cette seule phrase, tous ceux qui lisent encore les écrivains du XIX^e siècle, regardent les films de Sautet ou savourent les répliques d'Audiard.

Pierre Mari est « *né dans l'Algérie française finissante il y a un peu plus de soixante ans* » ; il est marqué à vie par son « *éblouissement premier : ce jour de mon enfance où j'ai ouvert un volume de Racine dans la bibliothèque paternelle* » ; il ne supporte pas l'abâtardissement contemporain de la langue française, défigurée par le langage des communicants et celui des managers, qu'il compare à la « *langue des occupants* ». Oui, il se sent en pays occupé, et n'a même pas l'espoir d'être libéré un jour. Il s'adresse aux élites françaises comme à des maîtres dévoyés devenus des ennemis. Il veut éviter le manichéisme entre le « peuple »

et les « élites » : « *Rendons au peuple sa part de veulerie, d'inintelligence et de servile moutonnerie qui lui revient* » ; mais il ne peut cacher qui est son ennemi et qui est

son allié. Il hésite sur la généalogie de la catastrophe, désigne à la vindicte Mitterrand, « *le dernier des grands présidents* », et les années 1980, fait un détour nécessaire par Giscard et les années 1970, et épingle les révolutionnaires de Mai 68 devenus des bourgeois flaubertiens, maîtres d'un pays qu'ils abhorrent et rêvent de liquider. Encore une fois, tout cela n'est pas neuf, mais c'est superbement dit. On sent que, pour Mari, l'important n'est pas d'innover mais de choisir son camp. Avec courage et fierté. Et l'élégance d'un duelliste du XVII^e siècle.

On peut reprocher à Mari de rester

dans le vague, dans l'imprécision, de se dissimuler derrière l'élégance des formules scintillantes pour ne pas se salir les mains avec le cambouis des réalités ; de ne pas désigner plus précisément les ennemis et les enjeux afin de ne pas subir les avanies médiatiques ou judiciaires ; mais après tout, à chacun selon ses talents et ses fonctions, à chacun ses armes : artillerie, infanterie, cavalerie, etc.

Lui vise à la tête, celle des écrivains, des intellectuels, des politiques, des universitaires, des journalistes, des patrons, bref, toute l'élite du pays, qu'il croque avec une férocité salubre, reprenant la formule de l'allemand Ludwig Börne, qui au début du XIX^e siècle disait : « *Ce n'est pas d'esprit, c'est de caractère que manquent la plupart des écrivains pour être bien meilleurs qu'ils ne sont. C'est de la mondanité que provient leur faiblesse (...). Je ne crois qu'au caractère, qu'on soit écrivain ou non.* »

Notre mousquetaire n'a guère d'espoir ; il sait son combat désespéré : « *Un ressort romanesque de la société française que je sentais encore à l'œuvre au début de ma vie d'adulte, me paraît brisé (...). Dire que la France d'aujourd'hui n'a plus ni littérature ni politique ni écrivains ni maîtres de ses destinées, c'est faire un seul et même diagnostic.* »

Mais il se battra quand même. Jusqu'à son dernier souffle. « *On a l'insolence qu'on peut : la mienne est sédentaire. Je resterai ici parce que je me sens d'ici (...). Le hasard qui m'a fait naître français plutôt que suisse, ukrainien, ou thaïlandais est devenu il y a longtemps une nécessité incorporée à chacune de mes fibres. Que je contemple les châteaux de la Loire ou le vignoble bourguignon, que je me plonge dans la rhétorique du Grand Siècle ou revive les heures historiques de la nation, je me sens français avec acharnement.* » ■